

par Caligula et les stratégies impériales à l'est de l'Empire ; une dédicace à *Mars equitum* à Ravna (Serbie) par un *eques* de la 2^e cohorte aurélienne des Dardani ; deux contributions consacrées aux diplômés militaires de la fin du règne de Commode, dont un nouveau fragment de Pannonie inférieure ; le brigandage sous les Sévères et les exploits d'un bandit de grand chemin, Bulla Felix, mis en scène par Dion Cassius ; une réflexion sur les *principales* dans les camps militaires, et sur le concept de *securitas* à Rome ; la création de niches économiques dans un contexte de spécialisation et de concurrence ; les armateurs d'Alexandrie et le transport très contrôlé du blé vers et au départ de la ville sous l'Empire tardif ; les responsabilités juridiques et administratives des préfets de l'annone ; les saints patrons des villes, les martyrs et le culte des saints ; Plutarque et l'« Antony and Cleopatra » de Shakespeare ; la réception d'Aristophane, de Rome au XX^e siècle ; et un échange épistolaire entre érudits du XIX^e siècle au sujet de Trogue Pompée. Toutes ces contributions sont solides et argumentées, certaines proposent des documents originaux. À chacun d'y faire sa moisson.

Georges RAEPSAET

Clément CHILLET, Cyril COURRIER & Laure PASSET (Ed.), *Arcana Imperii. Mélanges d'histoire économique, sociale et politique offerts au professeur Yves Roman*, Vol. 1. Lyon – Paris, Société des amis de Jacob Spon – De Boccard, 2015. 1 vol., 508 p. (MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE JACOB SPON). Prix : 45 € (broché). ISBN 978-2-909142-05-0.

Le premier volume des mélanges offerts à Yves Roman paraît sous le titre *Arcana Imperii*, groupant six articles autour du thème « économie », trois autour de « l'épigraphie » et trois autour de « varia ». Autant dire que l'ensemble est très inégal et que certains articles abordent de façon renouvelée, à partir d'un riche corpus, des questions de fonds, alors que d'autres restent d'un intérêt tout à fait anecdotique. Nous ne traiterons donc ici, avouons-le, que ce qui, de manière subjective, nous a paru renouveler l'histoire économique et sociale de l'Empire romain. Michel Debidour porte un regard critique (p. 61-89) sur l'interprétation des amphores grecques, de leur nombre, de leur fabrication, de leur circulation, des produits qu'elles ont contenus. Il se garde d'extrapoler « du matériel amphorique à l'économie tout entière », une précaution qu'en effet, archéologues et historiens n'ont pas toujours respectée. Bien entendu, l'auteur insiste sur la nécessaire attention que l'on doit porter à la façon dont sont constitués les corpus : les fouilles anciennes, les collections des musées ou des particuliers, les fouilles récentes, notamment d'épaves ou de camps romains, ne peuvent être traitées de la même façon et mises sur le même plan. Il reprend méthodiquement les explications multiples des timbrages, souvent surreprésentés car certains chercheurs n'ont conservé que les objets caractéristiques portant des timbres. Il n'est plus question de considérer que les amphores timbrées ont représenté 80 à 90 % des amphores, comme ce fut écrit vers 1900, alors qu'aujourd'hui sur les chantiers de fouilles ou en prospection, les proportions sont souvent inférieures à 10 %, et surtout varient d'un lieu de fabrication à l'autre (les amphores rhodiennes sont presque toutes timbrées, celles de Cos bien plus rarement). Les raisons du timbrage demeurent variées et aucune explication d'ensemble ne se justifie pleinement selon Michel

Debidour (taxe de fabrication, exportation, taxation différentielle selon les produits, mode de comptage). Michel Debidour avance ses propres hypothèses, tout en présentant les théories d'autres chercheurs. Formes, pâtes, couleurs, étudiées à grands frais, ne donnent pas toujours des résultats probants. Il aborde aussi un sujet qui nous tient à cœur : ne pas confondre volume et valeur, notamment lorsque l'on veut comparer des flux, des circulations, des consommations. On peut tout à fait rapprocher cet article de celui que Christian Ricco consacre (p. 207-231) au commerce du vin de Tarraconaise au début de l'époque impériale. En effet, l'article est à la fois empirique, basé sur une foule de données, et très théorique et méthodologique. Le vin de Tarraconaise a surtout été transporté dans des amphores Dressel 2-4, mais l'emploi de barriques n'est pas exclu, ce qui expliquerait que le vin de cette province apparaisse peu sur le *limes* et en Italie. En effet, les épaves à *dolia* et amphores laissent supposer que ce vin a pu arriver à Rome en vrac. C. Rico aborde la difficile question de la variété des vins et notamment le fait que le vin de Sagonte ne serait guère plus qu'une piquette, la *falex laletana* dont se rit Martial à côté de quelques crus plus appréciés et surtout du renom des vins de Bétique loués par Plinie. On retrouve là l'une des questions primordiales, et souvent oubliée, en matière d'économie et de statistiques antiques, à savoir la question de la valeur qui doit largement compenser l'intérêt porté au comptage des échantillons et à la masse des produits souvent peu chers mais qui occultent prix, goûts et donc consommation. Pour C. Rico, « il suffisait d'inscriptions peintes » même sans différencier les amphores pour transporter aussi bien piquettes que crus de qualité. Notons que cette remarque vaut pour de nombreux terroirs, ainsi pour le Massique où du bas de coteau jusqu'aux flancs du mont et enfin au sommet tout distingue un excellent et rare Falerne digne d'être millésimé d'un vin de table et d'abondance. On comprend mieux que le vin de Tarraconaise soit presque absent d'Ostie (26 amphores) et du *limes*. En revanche, les 47 épaves ayant été identifiées comme utilisées pour le transport de vin de Tarraconaise sont de petits bateaux, voués au cabotage et transportant à peine quelques centaines d'amphores, qui n'ont rien à voir avec les navires à *dolia* ou les grandes barriques des camps militaires des Germanies, ayant contenu des milliers de litres. Les soldats ont plutôt dû boire du vin de mauvaise qualité arrivé en vrac d'Italie (les *Pirani* de Minturnes sont connus pour avoir participé à cette activité d'Italie en Gaule et sur le Rhin) puis des vignobles allobroges. On voit ainsi se dessiner une production et une consommation très variées de vin, des circuits multidirectionnels, des bateaux aux capacités fort différentes, des relais mêmes où le vin a pu être transvasé ou complété d'autres chargements (soit de vins différents, soit de lingots d'étain). Bref, C. Rico construit un système économique complexe, loin des images stéréotypées de monopoles du vin italien vers la Gaule, du vin de Bétique ou de Tarraconaise vers le sud de la Gaule et le *limes* ou vers Rome. Comme pour l'huile, comme pour des salaisons, les modèles et les « règles » doivent être nuancés. On ne quitte pas les marchandises et la complexité de l'approche de leur transport et de leur stockage avec l'article de Cyril Courrier sur « les entrepôts de Rome » (p. 275-329). Là encore, la rigueur méthodologique est mise au service d'une étude, à la fois de la *Forma Urbis*, des sources littéraires et des quelques fouilles disponibles. C. Courrier traite de la polysémie du terme *horrea*, entrepôt, grenier, voire *horti* ou coffre-fort. Cependant, son approche manque d'aspects techniques et comparatifs, car des *horrea* ont été très bien étudiés hors de

Rome et peuvent utilement servir pour les typologies et les corpus, et il évoque peu les contraintes techniques (résistance des matériaux, risques d'explosion ou d'incendie) qui permettent, parfois, de trancher entre telle ou telle hypothèse. Une archéologie du bâti, une étude des modes de fermeture et d'accès aux entrepôts, une différenciation des périodes où ceux-ci ont été construits et utilisés s'avèrent nécessaires et sont en germe dans de nombreux programmes de recherche actuellement. Tout aussi méthodologique, l'article de Julie Dalaison, Fabrice Delrieux et Marie-Claire Ferriès (p. 91-206) traite de l'atelier monétaire d'Abônoteichos-Ionopolis (Paphlagonie), cité dont l'oracle s'inscrit dans le réseau des grands sanctuaires. Le succès, malgré les déboires de la peste de 165 et les affres de la bataille de 166, est largement dû à l'abondance d'images, d'amulettes, de plaquettes de bois ou de bronze, de statues qui circulèrent dans tout le monde romain, à l'effigie du serpent Glycon. Un monnayage autonome se fait jour vers 150. L'ensemble des documents prouve « le triomphe de la culture hellénique dans l'empire » (p. 107). Un constat indéniable même s'il est parfois assez éloigné des conceptions d'Yves Roman lui-même qui considère, dans son dernier ouvrage *Rome, de Romulus à Constantin. Histoire d'une première mondialisation*, Paris, 2016 « que les Romains acceptèrent longtemps d'être des barbares » (p. 425), que l'Empire resta dans un « inachèvement culturel » (p. 348), qu'il y eut des « réticences grecques » (p. 353) voire une « relative sécession » de la cité grecque (p. 405) face à Rome. Les deux cents oracles délivrés chaque jour par l'oracle prouvent le succès du sanctuaire et son caractère très évidemment gréco-romain. L'étude des coins, la comparaison avec d'autres ateliers comme Héraclée s'appuient sur une abondante documentation et un catalogue fourni. La distance entre le texte de Lucien, d'autres témoignages littéraires et le matériel numismatique incite à une grande prudence. L'approche que font les trois auteurs du rapport entre masse monétaire et activité économique, entre abondance ou pénurie d'un certain type de monnaie et croissance ou récession, le passage à une monnaie pratiquement fiduciaire dès le second siècle, sont un apport indéniable à la connaissance du fonctionnement de l'économie romaine. Ce premier volume est encore riche d'articles sur l'Empire romain dans les systèmes mondes (Philippe Beaujard), les dédicaces religieuses en Narbonnaise (Nicolas Mathieu), sur les objets de plomb, sur Marseille chrétienne (Paul Mattei), sur les accidents de la circulation (Michel Molin), sur le patrimoine et l'héritage des femmes à Rome à propos des princesses antonines (Marie-Odile Charles-Laforgue), sur les images positives ou négatives qu'ont eues certains empereurs (Pierre Cosme). Nous l'avons dit en introduction, nous ne voulions ni ne pouvions rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage et n'avons insisté que sur les apports qui nous ont paru majeurs.

Jean-Pierre VALLAT

Joël THOMAS, *Mythanalyse de la Rome antique*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol., 288 p. (VERITE DES MYTHES, 45). Prix : 27 € (broché). ISBN 978-2-251-38570-9.

La mythanalyse est un rejeton du structuralisme. Elle se fonde sur le postulat selon lequel la conscience humaine se projette sur un appareil mythique réductible à une abstraction illustrative d'un état mental collectif et transcendantal. On y sent une pensée essentialiste, de tendance jungienne, mâtinée d'un saussurisme oublié et